

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Elle nous chérit également, allez, l'homme ! Et s'il en manquait un à la couvée, jamais elle ne s'en consolerait.

—Mais si, petit nigaud ! Viens ! je t'offre le bonheur et la fortune.

—Je n'accepte pas ! répliqua Claudin ; vous ai-je demandé quelque chose ? laissez-moi tranquille et passez votre chemin.

—Pas sans t'emmener, ajouta le voyageur en saisissant rudement la main de Claudin. Viens sans résistance, et tu ne te repentiras jamais de m'avoir suivi, si non....

L'homme l'entraînait, mais un cri d'appel de Claudin fendit l'air, tandis que d'un coup de serpette il blessait cruellement le poignet de Germos. Celui-ci poussa un hurlement de rage, enleva de son épaule le zaparé qu'il lança à la façon dont un pêcheur jette un filet ; puis, tandis que l'enfant essayait de se débarrasser des plis de la couverture, il le renversa sur le sol, le roula dans le zaparé, et posa dessus son pied lourd, pendant qu'à l'aide d'une poignée de mousse et de feuilles sèches il essuyait le sang coulant de son poignet. Enlevant alors l'enfant, il jeta le paquet sur son épaule et, s'appuyant sur son bâton d'épine, il hâta le pas à travers le bois.

Le cri de Claudin était arrivé à Georges, faible, indistinct. Cependant, effrayé par cet appel, celui-ci accourut, ses harts à la main, vers l'endroit où il avait laissé le petit. Ses tas de pommes de pin étaient là, attestant que l'enfant avait bravement travaillé, mais Claudin n'y était plus. Georges l'appela, rien ne répondit ; il courut, battant les alentours, chercha Claudin comme il eût fait d'un agneau perdu. Ce fut en vain, il ne retrouva pas son frère. Mais à côté d'un fagot il aperçut la serpe ensanglantée, et la poignée de mousse à laquelle le vagabond avait essayé d'étancher sa blessure. Il lui sembla qu'on venait de tuer son frère, comme on avait assassiné son père quelques jours auparavant.

Emporté par une frayeur sans nom, il descendit à travers le bois, et allait pénétrer dans un espace plus sombre quand il vit étinceler quelque chose à travers les branches.

Rien ne pouvait l'effrayer après ce qui venait de se passer ; il courut dans la direction où il lui semblait voir briller des armes, et se trouva subitement en face du brigadier et du garde champêtre.

—Oh ! Monsieur le brigadier, dit-il, et toi, Sabretache, à l'aide ! à l'aide ! Je ne retrouve pas Claudin. On l'a tué, pour sûr, on l'a tué !

—Tué ton frère ? C'est impossible.

Georges raconta ce qui s'était passé depuis son départ de la maison.

—C'est étrange, dit le père Sabretache, bien étrange. Ne te tourmente pas outre mesure, mon garçon. Nous allons te venir en aide. Qui aurait eu intérêt à assassiner ce pauvre mignon ? Peut-être, ne te voyant pas revenir, a-t-il été pris de terreur et est-il rentré à la maison....

—Mais la serpe.... ajouta Georges.

—C'est vrai, il y a la serpe.... Mais, vois-tu, c'est un outil dangereux à cet âge.... Il peut s'être blessé en coupant une branche, et, ne te voyant pas revenir, il sera tout droit rentré chez Catherine pour se faire panser....

—Si vous pouviez avoir raison ! s'écria l'enfant.

—Retourne chez ta mère, pendant ce temps nous battons la forêt.

—J'y vais ! fit Georges en prenant sa course.

Et, avec la rapidité d'un chevreuil, il bondit dans le bois suffoqué par l'émotion, étranglé par les larmes qu'il ne versait pas, se demandant si vraiment il allait revoir son frère. Quelque chose l'avertissait qu'il ne retrouverait pas Claudin. Claudin était mort, et c'était bien son sang qui rougissait la serpe.

Georges, pâle, les cheveux hérissés sur le front, entra dans la salle et jeta à sa mère cette question à laquelle le son de sa voix donnait une signification terrible :

—Claudin est-il rentré ?

—Non, répondit la mère.

Alors deux grosses larmes roulèrent sur les joues de Georges, qui vint tomber aux pieds de sa mère.

—Pardonnez-moi ! dit-il, pardonnez-moi ! ce n'est pas ma faute. Je l'aimais tant ! pauvre Claudin ! Mère ! mère ! Je ne sais ce qu'il est devenu....

—Tu ne sais pas ce qu'est devenu ton frère ! Mais, malheureux enfant, je l'avais confié à ta garde.... qu'en as-tu fait ?....

—Nous avions ramassé le bois, il cherchait des pommes de pin et des brindilles, tandis que je coupais des liens pour les fagots : quand je suis revenu, il n'était plus là....

—Et tu n'as pas appelé, pas cherché ?

—Je me suis peut-être trompé, mais j'avais cru l'entendre dire : " Georges ! à moi ! " — d'une voix effrayée. J'accourais savoir ce qu'il me voulait. Pauvre chéri ! une bête pouvait l'avoir effrayé, quoiqu'il fût brave enfant.... Mais il n'était pas là.... Il n'y était plus.... Et la serpe et la mousse.... Oh ! mère, cela est trop affreux ! Il y avait du sang sur l'oïl et sur les feuilles.

—Ah ! mauvais frère ! s'écria Catherine avec un mouvement de désespoir terrible, tu as causé la mort de Claudin....

—Sa mort ! Oh ! ne répétez pas cela, ma mère, j'aurais donné ma vie pour lui ; à cette heure, je consentirais à mourir pour le ramener.

—Je deviens folle ! dit Catherine, oui, folle ! Après le mari, l'enfant ! Dans le bois, encore.... cette forêt maudite me perdra tout.... tout.... Il faut agir, cependant, courir et chercher.... Il est blessé, peut-être....

—Mère, fit Georges en se relevant, je vous suivrai, je vous montrerai l'endroit.... Si vous saviez quel grand chagrin me ronge le cœur !.... Le brigadier et Sabretache appellent et cherchent.... Je leur ai tout dit.

—Viens ! dit la mère d'un air farouche, mais rappelle-toi que si je ne retrouve pas Claudin, je ne te pardonnerai jamais !

—Jamais ! répéta Georges comme un écho.

Ils se mirent à courir.

Catherine allait à travers les sentiers, sans souci des branches et des épines ; le mouchoir de coton noir qui lui couvrait la tête, accroché par un rameau d'épines, y resta. et Catherine ne s'aperçut pas que sa longue chevelure châtain ruisselait sur son dos. Il lui semblait qu'on venait de lui arracher le cœur de la poitrine. Elle venait d'entrer dans un deuil, en une perte nouvelle la frappait. Après le père, l'enfant. Dieu ne se laisserait donc point de frapper sur son âme, et de la briser. Il lui semblait, à cette heure, que de tous ses enfants Claudin était le préféré. Elle se rappelait sa jolie figure, son intelligence, son courage, quand il s'agissait d'un labeur que Catherine avait toujours soin de proportionner à son âge.... Peut-être s'alarmait-elle à tort.... L'imprudent s'était éloigné de Georges. La vue d'un geai, la poursuite d'un écureuil l'avaient entraîné. Il reviendrait honnêtement demander pardon.... Elle refuserait.... Ne lui causait-il point une mortelle angoisse ? Mais elle ne pourrait longtemps demeurer sévère, tant elle aurait faim de ses baisers.... Mais ce sang dont parlait Georges.... le sang sur les feuilles, sur la serpe.... Il fallait voir. Une mère trouverait bien mieux la trace de son enfant que ne le feraient tous les brigadiers du monde.

Quand elle arriva à l'endroit où les deux frères avaient commencé leur récolte, elle étudia tout, l'outil, la mousse, les tas de pommes de pin.

Catherine se trouvait en ce moment seule avec Georges.

Sabretache et le brigadier continuaient leurs recherches.

Elles demeurèrent sans résultat.

Seulement, rencontrant dans le bois Sanguier, qui revenait, sa cognée à l'épaule, celui-ci répondit à la demande du brigadier Géromé :

—L'enfant de Catherine, le jumeau de Claudette, certes, je le connais bien.... mais je ne l'ai pas vu.... Les bois sont mal hantés, depuis quelques jours, voyez-vous.... les braconniers y tuent les garçons, et il se pourrait bien qu'il s'y cachât des chasseurs d'enfants.

—Que voulez-vous dire, Sanguier ?

—Dame, Monsieur le brigadier, comme M. le maire interdit aux bohémiens de séjourner dans la commune, ils campent à la belle étoile, sous le couvert.... Pas plus tard qu'avant-hier, j'en ai aperçu une bande rôdant autour de la vente, vous savez, dans la clairière....

—La bande était nombreuse ?

—Trois hommes, des femmes, des enfants, et des lêtes aussi, il m'a semblé.

—Vous ne leur avez point adressé la parole ?

—Non, par ma foi ! c'est des méchantes gens, que ces bohémiens ! voleurs, pillards ! Rien de sacré pour eux, voyez-vous ! J'ai filé par la petite route. On ne m'a pas chargé de la police de la commune. Peut-être ne faisaient-ils de mal à personne.... Mais un chacun raconte qu'ils volent les enfants pour leur apprendre des tours du diable ; et il se pourrait bien que ceux-là eussent emmené Claudin, s'ils l'ont trouvé dans le bois, un peu éloigné de son frère.

—Allons du côté de la vente, dit Sabretache.

En ce moment, Catherine qui les aperçut leur cria d'attendre.

—Que savez-vous de mon enfant ? demanda-t-elle.

Le brigadier secoua la tête.

—Rien ! ma pauvre Catherine, Sanguier nous a seulement appris qu'il avait rencontré des Tziganes.

—Mon Dieu ! pensa Catherine, c'est terrible à penser, terrible à